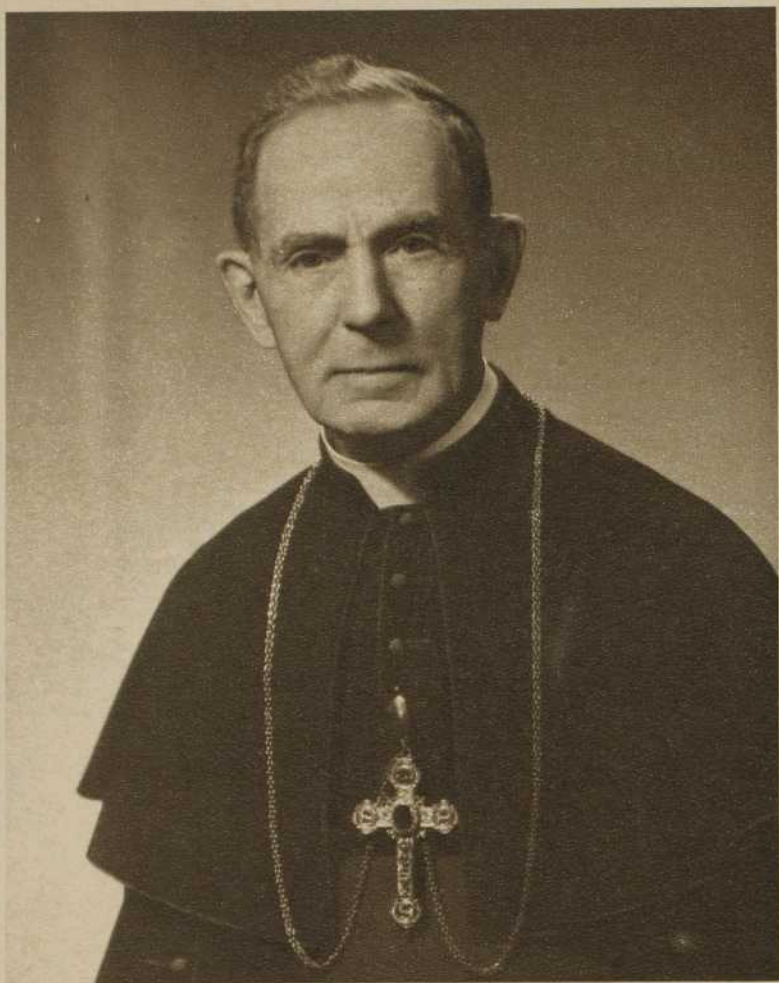


Vol. XXe — 39e année
Septembre-Octobre 1958
Montréal — No 5



Le Précurseur



À Son Excellence Révérendissime
Monseigneur J.-Conrad Chamout, O.S.B.,
évêque auxiliaire à Montréal
et supérieur ecclésiastique des communautés religieuses,
les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception
offrent leurs hommages de profond respect,
leurs religieuses félicitations et l'expression de leurs vœux ardents
à l'occasion du soixantième anniversaire de son ordination sacerdotale.

“NAZARETH” ... a Karonga!

par Sœur SAINT-LEON-LE-GRAND¹, M.I.C.

Nazareth à Karonga!... Notre planète a-t-elle chaviré? ou quelque secousse sismique mystérieuse aurait-elle détaché de Terre Sainte ce hameau béni pour le transporter sur les bords du lac Nyassa?... Rien de semblable ne s'est produit, et le calme de la nature n'a pas été troublé.

Mais dans un très modeste local de notre Mission, une œuvre nouvelle, longtemps souhaitée, a vu enfin le jour: une école familiale pour femmes évoluées. Oui, dans ce que nous, les visages pâles, nous appelons « brousse », on entend ces mots: « évolués, évolution »! Nos Africains ont pris conscience que par-delà le rideau de leurs coutumes et de leurs superstitions ancestrales, souffle une brise de rafraichissante liberté: ils veulent goûter à l'affranchissement et jouir de la vie moderne des autres peuples... Rien de mieux, pourvu que leur boussole soit bien orientée et que leurs moyens d'action soient honnêtes et raisonnables. Mais le

travail d'une évolution réelle sera plus long que nos gens ne le croient, car il s'agit d'opérer en profondeur. Les mères de famille, ces premières éducatrices d'un peuple, ne sont pas préparées à leur rôle; on peut même dire qu'elles l'ignorent totalement. Des hommes, ayant eu la bonne fortune d'une instruction plus poussée, et employés maintenant comme fonctionnaires ou professeurs, ont touché du doigt le malaise et en désireraient le remède... Sous quelle forme le présenter? Les évolués de Karonga sont relativement nombreux, puisque le gouvernement anglais y a un centre d'administration (Boma) et que les Missions — catholique et protestante — engagent un bon nombre de professeurs dans leurs écoles. C'était là un noyau sur lequel il était attrayant de jeter les yeux pour une œuvre sociale, et le projet fut conçu d'une école familiale qui réunirait les épouses de ces évolués. En mars 1957, avant de commencer

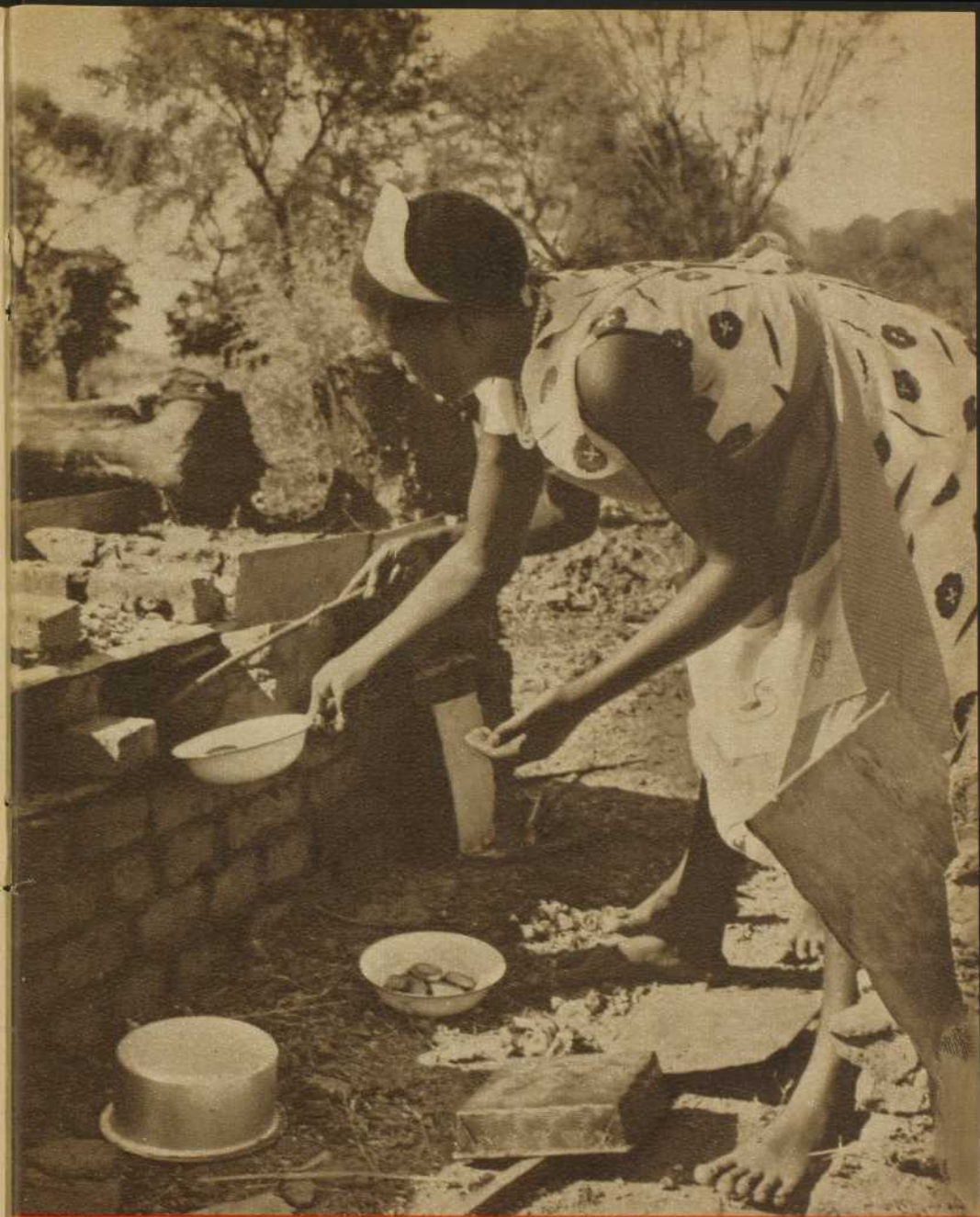
¹ Pauline Longtin, de Montréal.

toute organisation, le plan de notre école fut soumis au Commissaire du district, l'administrateur européen, et à sa femme qui porte intérêt aux œuvres féminines. Leur approbation fut spontanée, mais, il y avait des *mais*... assez nombreux et moins encourageants: « à la Mission catholique!... Du coup, ces gens croiront que vous voulez les faire changer de religion »... « puis la distance: les femmes marcheront-elles un mille ou deux, trois fois la semaine pour aller à l'école? »... Enfin, M. le Commissaire avait conclu: « Ne soyez pas désappointées si vous n'en avez que sept ou huit; ce sera toujours un début! »

Confiante en la Providence, Sœur Supérieure avait déclaré, au retour: « Si le bon Dieu le veut, l'œuvre vivra. » Dès lors, la liste du mobilier et de l'équipement avait été dressée et les commandes données afin que l'installation fût prête à temps. Comme nous ne sommes pas ici dans la région des boutons électriques et des machines à vapeur, des mois passèrent avant qu'apparussent tables, armoires, machines à coudre, etc... Mais le principal restait à venir: je veux dire les élèves! Après un relevé des noms des employés de bureaux et des professeurs, nous fîmes parvenir à ces messieurs l'annonce de cette nouveauté: une école pour femmes mariées! Des conditions d'admission quant à l'âge et au degré d'instruction étaient posées; il fallait constituer un groupe homogène et limiter le nombre de nos étudiantes à une quinzaine environ. Les réponses écrites et verbales affluèrent dès les jours suivants: la quinzaine fut si vite atteinte que nous dûmes reculer la limite à vingt, et, pour des raisons

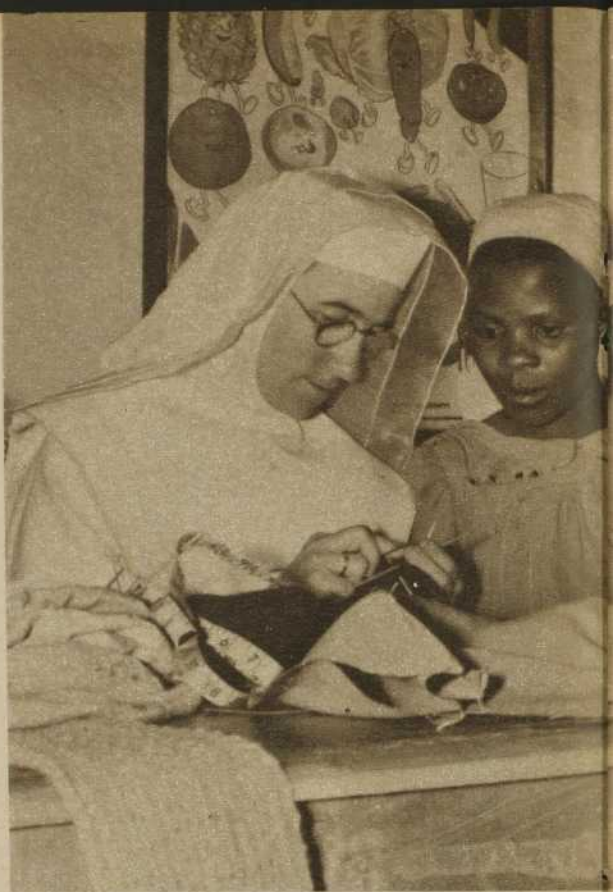
exceptionnelles, ajouter encore des unités. Avec regret, les autres candidates furent remises à une autre année. Plus d'une insistait: « Prenez-moi, rien que moi, une de plus que le nombre! »...

A l'école qui devait recevoir cette élite fut donné le nom de « Nazareth. » Quel meilleur modèle de vie familiale et domestique pouvait-on proposer? Le 28 octobre 1957, Nazareth ouvrait ses portes et nous prenions contact avec nos élèves. Je n'oublierai jamais l'impression de cette première rencontre, car j'avais à introduire, cette après-midi-là, la série des cours incluant: hygiène, morale, puériculture, premiers soins. De ces vingt-deux Africaines, dix-huit sont des non-catholiques qui avaient été imbues de préjugés à l'égard des Sœurs. L'atmosphère était calme mais plutôt froide. Je sentais que chez mes auditrices l'attention était mêlée de beaucoup de curiosité et d'une bonne dose de suspicion: elles en avaient entendu et cru de toutes sortes sur le compte de la Mission catholique et des *Wamayi*, ces étrangères!... Le programme fut exposé: une après-midi par semaine: leçon d'hygiène, soin des enfants, etc.; à travers cela glissent les principes de morale chrétienne qu'aucun de ceux qui se disent en *évolution* ne peut ignorer. A ces enseignements, s'ajoutent des cours d'anglais et de tenue d'un budget familial. Une autre après-midi est consacrée à la couture, au tricot et au reprisage; et une troisième enfin voit nos ménagères apprendre à rouler la pâte et à varier le menu quotidien avec les provisions qu'elles ont sous la main. C'est Sœur Saint-Pierre-de-Vérone, ma compagne de noviciat, qui enseigne cette seconde



La confection de biscuits au fourneau africain

partie du programme. Pour donner un cachet spécial à Nazareth, nos étudiantes sont revêtues d'un joli uniforme comprenant coiffe et tablier et ont un chant de ralliement. Oui, on chante même à Nazareth! Grâce à Dieu, la transformation opérée chez nos élèves est étonnante: la glace a tôt fondu, et un climat d'entente cordiale a remplacé la gêne du début: on ne craint plus les *Wamayi*; nos femmes sentent que nous sommes leurs amies et elles nous ont donné leur confiance. Entre elles, elles forment un groupe amical qu'il est intéressant de pénétrer. Les progrès dans le domaine des sciences offrent aussi quelque consolation, et à la fin du premier terme scolaire, nous mimes à l'épreuve le savoir-faire de nos dames. Un *tea-party* avec programme de chant et saynète en anglais fut préparé, et invitation d'y assister fut faite à M. le Commissaire et à son épouse ainsi qu'aux maris de nos étudiantes qui avaient elles-mêmes apprêté le goûter. Les invités étaient tout surpris et émerveillés: « ... Des femmes parler anglais en public!... Cuire de si bonnes choses!... » M. le Commissaire inscrivit au livre des visiteurs sa satisfaction et déclara: « De plus en plus on veut venir ici! » Madame, elle,



confessa: « Je ne croyais pas que cela réussirait ainsi... »

Mais tout cela c'est de l'extérieur; nous voulons avant tout donner à nos élèves une formation véritable, détruire en elles une foule de préjugés et de croyances superstitieuses, leur montrer la beauté d'une vie sainte, d'un foyer où les parents s'entendent et coordonnent leurs efforts pour éduquer vraiment les enfants qui, ici, d'habitude, poussent comme de jeunes plants sauvages jusqu'à l'âge scolaire.



**Une après-midi est consacrée à la couture,
au tricot, au reprisage...**

Sœur Saint-Pierre-de-Véronne (Marie-Jeanne Plante, de Lévis).

Les vacances de Noël apportèrent une interruption aux cours, mais nous fournirent l'occasion de visiter nos élèves à domicile. Avec quelle joie elles nous accueillirent, elles qui, naguère, auraient détourné la tête à notre vue! Les réflexions des unes et des autres nous révélèrent leur attitude vis-à-vis de leur école: « Mère, j'ai bien hâte que les cours reprennent; nous nous ennuyons maintenant. En temps de classe, une journée sur deux nous nous reposons, mais je pense: demain, je vais à

l'école! et mon cœur y vole dès ce moment... Mais des vacances de trois semaines, c'est bien long!... » Ou encore: « Mère, les gens du Boma sont étonnés de nous voir si heureuses et nous demandent: « Quel *munkh-wala* (remède) buvez-vous chez les *Wamayi* pour être ainsi joyeuses?... »

Pour favoriser une nouvelle prise de contact durant ces mêmes vacances, une après-midi de divertissement fut organisée: nous voulions enseigner à nos Nazaréennes l'art de se divertir honnêtement dans leurs villages. Elles s'amuserent comme des enfants et se dirent heureuses de connaître des moyens si simples de passer leur temps libre de façon si agréable.

Plusieurs maris nous ont priées d'inscrire dès maintenant leurs femmes pour une seconde année d'étude. Le déménagement d'une famille ayant amené une vacance à Nazareth, quatre ou cinq étudiantes sollicitèrent confidentiellement la place pour telle ou telle de leurs amies qui désireraient venir...

Aux amis des Missions, nous recommandons donc cette œuvre d'espérance et nous croyons que, faisant mentir une autre fois l'ancien dicton juif: « De Nazareth, que peut-il sortir de bon? » la Providence fera



En route pour l'Ecole Secondaire...

porter de beaux et durables fruits à la semence jetée par ses missionnaires. Ainsi, nous en sommes persuadées, une ère d'évolution réelle vers le bien et le vrai s'ouvre pour nos chers Africains du Nyassa-Nord, dans ce coin de Karonga confié à notre zèle apostolique.

P.S. — Au moment où nous allons mettre sous enveloppe ce message que transmettra à nos amis la voix du Précurseur, il nous arrive des requêtes du genre de celle-ci de la part des Nazaréennes: « Je vous en prie, Mère, faites venir de chez vous un jeu de Bingo pour que nous puis-

sions tous jouer à la maison; mon mari veut en défrayer les dépenses!... » Et, pour nous s'ouvre un horizon neuf: le bien diffusé par les amusements honnêtes qui remplaceraient si avantageusement les jeux malsains ou l'oisiveté plus malsaine encore où s'écoulent tant d'heures de nos gens du Nyassa-Nord.

Des jeux!... des jeux d'adresse ou autres: jeux d'intérieur ou de plein air, jeux sédentaires ou jeux actifs, qu'ils seraient bienvenus à Karonga!... N'en laissez pas dormir, dans leur caisse, au grenier de vos demeures!

Le beau métier de missionnaire-infirmière

par Sœur SAINT-JEAN-DU-REDEMPTEUR¹, M.I.C.

Notre dispensaire-hôpital, fondé au prix de mille sacrifices, d'épreuves et de contradictions de toutes sortes, fonctionne, grâce à Dieu, depuis bientôt deux ans. En face des difficultés du début, je me demandais parfois si vraiment cette œuvre entrait dans les plans de la Providence ou bien si sa nécessité ne venait pas simplement d'un effet de notre imagination impressionnée par la misère qui nous entoure.

Le cours des événements, telle une vague marine, a emporté tous nos doutes et perplexités. En plus de l'aide extrêmement opportune qu'il procure aux mamans et aux nouveau-nés, notre modeste hôpital existerait-il dans le but unique de faire bénéficier quelques âmes de la grâce du baptême, il prouverait déjà, il me semble, sa parfaite utilité.

Ces jours derniers, le médecin m'apprenait qu'une fillette de douze ans, sérieusement atteinte, avait grand besoin d'hospitalisation; « mais, ajoutait-il, le père oppose un refus catégorique, faute d'argent. »

D'après l'exposé du praticien, l'état de la jeune malade paraissait désespéré, tant au point de vue physique que surnaturel, car elle n'était pas catholique et par conséquent pas baptisée.

— Veuillez dire à cet homme de nous amener son enfant, m'empressai-je de répondre, nous la traiterons sans aucun frais; mais, par pitié, qu'il ne la laisse pas mourir ainsi!

Le lendemain matin, nouvelle déconcertante: le médecin, souffrant lui-même, n'a pu se rendre au chevet de sa patiente dont il ignore d'ailleurs le nom exact, étant arrivé depuis peu au Limbé. Dans ces conditions, comment découvrir l'adresse de la famille concernée?

La pensée de cette jeune Haïtienne en danger de mort imminente ne me quitte guère jusqu'à la lecture spirituelle de 5 heures du soir où les distractions à son sujet m'assaillent encore. J'essaie de m'en remettre aux soins de notre Mère du ciel et de demeurer calme, mais peine perdue! L'inspiration de la grâce me pour-

¹ Marcelle Saint-Arnaud, d'Ahuntsic.



Sœur Saint-Jean-du-Rédempteur (Marcelle Saint-Arnaud, d'Ahuntsic) à l'hôpital du Limbé.

suit: il faut à tout prix sauver cette brebis et la conduire au vrai Bercaill!

— Pourquoi ne pas envoyer nos petites filles en exploration? pensé-je tout à coup.

Elles partent sur-le-champ et, après une demi-heure de recherches tout au plus, me reviennent joyeuses:

— Le papa veut bien accéder à votre désir, mais il hésite, vu l'état de grande fatigue de son enfant.

— Alors, je cours à la *caille!*

Une injection de coramine permet

à la malade de supporter les fatigues du voyage, lequel s'effectua en camionnette, grâce à l'obligeance du R. P. Curé. Des remèdes énergiques ranimèrent quelque peu ses forces, mais sur le matin, elle se prit à décliner, tout en conservant sa pleine lucidité d'esprit. Sœur Sainte-Béatrice¹ qui m'assistait eut le bonheur de l'ondoyer. La mourante semblait s'unir à nous pour réciter les pieuses invocations murmurées discrètement à son oreille, car la maman non

¹ Béatrice Bérubé, de Saint-Octave-des-Métis.

catholique était présente.

Lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir, je restai longtemps à méditer sur la grandeur de ma vocation de religieuse infirmière-missionnaire et sur l'importance des petits actes capables d'acheter parfois des grâces extraordinaires. Quelle pratique de vertu cette fillette avait-elle à son crédit pour mériter ainsi l'inappréciable bienfait du baptême? Pas grand-chose probablement. Et ne faudrait-il pas plutôt traverser les mers pour découvrir, dans quelque village inconnu, l'auteur de cette rançon? Là, une malade peut-être, une vieille grand-maman maintenant inactive, mais dont les doigts raidis égrènent des Ave, ou bien encore une jeune mère affairée au soin de sa nombreuse famille, ont offert leur souffrance, leur prière ou leur travail

pour le salut d'une âme, et le mystère de la réversibilité des mérites s'est renouvelé: la grâce divine est descendue pour opérer cette conversion à la toute dernière minute!

Voilà quelles pensées roulaient dans mon esprit tandis que je contemplais ma petite Haïtienne dans la calme sérénité de la mort. Le retour du labeur quotidien me ramena à la réalité missionnaire: à la porte de l'hôpital, d'autres malades attendaient, réclamant leur part d'attentions, de soins, de sympathie, de dévouement. Animée d'une générosité nouvelle, je me hâtai vers eux, demandant à Notre-Seigneur, comme faveur insigne, de pouvoir me dépenser jusqu'à la fin de mes jours dans une tâche d'apostolat aussi sublime, aussi enviable!

Avez-vous votre Enfant - Jésus?

Il est grand temps de songer à l'achat de votre Enfant-Jésus, si vous désirez préparer une crèche de Noël pour votre foyer.

Vous pouvez vous procurer à notre atelier des Enfants-Jésus en cire de 5 à 21 pouces de longueur.

Vous y trouverez aussi de la toile à rocher, du blé, des crèches, des chasses d'acétate, des trousseaux, etc.

S'il ne vous est pas possible de vous rendre à notre Maison Mère, vous n'avez qu'à adresser votre commande par écrit ou à nous téléphoner. Mais surtout n'attendez pas en décembre, vous risqueriez d'arriver trop tard et de ne pas recevoir à temps ce que vous désirez.

Studio des Enfants-Jésus
Maison Mère des Sœurs Missionnaires de
l'Immaculée-Conception
2900, chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal (26)

Tél.: RÈ - 8 - 4471



COMMENT LE VER À SOIE PÉNÉTRA AU JAPON

par Sœur MARIE-DE-LA-REDEMPTION¹, M.I.C.

La princesse Si Ling Chi, accompagnée de ses suivantes, parcourait selon son habitude le magnifique jardin entourant sa propriété. Amante de la nature comme toutes les filles du Royaume du Milieu, elle s'attardait souvent à admirer quelque plante rare ou même parfois une modeste fleurette. Au fond d'un bosquet de mûriers, elle aperçut soudain d'étranges cocons blancs et jaunes attachés aux branches des arbres. Curieuse, elle s'avance et examine de plus près, quand une grosse chenille d'un jaune ambré, étonnée de sa hardiesse, semble-t-il, secoue la tête en signe de désapprobation.

— Regardez donc ce drôle de petit bonhomme, dit la princesse, il crache du fil! Serait-ce un ancien tyran réincarné qui songerait à nous garrotter comme des malfaiteurs?

— Ne tisserait-il pas plutôt son propre suaire? réplique une des jeunes

filles, après un examen attentif du mystérieux insecte. Il se prépare sans doute à un nouveau cycle de transmigration.

Lorsque Si Ling Chi repassa au même endroit, le lendemain, la chenille avait disparu et un cocon de plus se balançait à la branche du mûrier.

Des mois s'écoulèrent, mais la sage princesse n'avait pas perdu de vue l'arbre aux cocons. A force d'observation et de recherches, elle avait découvert la merveille du ver à soie et de son fil aussi tenu qu'une toile d'araignée. C'est pourquoi tout l'Empire la proclama déesse de la soie.

Pendant près de trois mille ans, la Chine garda pour elle seule le secret de cette précieuse industrie. Mais les riches soieries qu'elle vendait à prix très élevés finirent par susciter la curiosité et l'envie des autres contrées de l'univers. Le Japon fut

un des premiers pays à bénéficier de cette découverte déjà millénaire. C'était au 5e siècle de notre ère.

Une légende raconte que des jeunes filles habitant une des provinces de Chine renommées pour la culture du ver à soie furent un jour enlevées secrètement et amenées au Japon. Sous la menace de châtiments sévères, elles durent enseigner à leurs ravisseurs les méthodes chinoises de la sériciculture et du tissage.

L'insecte qui produit la fibre si délicate de la soie naturelle n'est autre que la larve d'un gros papillon nocturne, le bombyx mori, originaire de la Chine septentrionale. La femelle pond cinq à six cents œufs guère plus gros que des graines de pavot. Après l'incubation de ces œufs, naissent des chenilles poilues mesurant un huitième de pouce de longueur. Ces insectes minuscules demandent des soins vigilants et minutieux; très sensibles aux odeurs fortes, au bruit et aux courants d'air, ils jouissent par contre d'un excellent appétit. Pour satisfaire leur voracité, le fermier et ses gens recueillent avec diligence quantité de feuilles de mûrier, seule nourriture qui leur convienne. Encore faut-il couper ces feuilles le plus fin possible et les débarrasser de toute poussière. Nuit et jour, on entend le crissement des mandibules grugeant sans arrêt, bruit comparé d'une façon poétique à celui de la pluie sur les arbres.

Après quelques repas copieux, les chenilles, bien repues, font la sieste en prévision de leur première mue. Elles sommeillent alors sur les larges claies en bambou où on les élève. Leur peau se fend tout le long du dos et elles s'éveillent un matin habillées de neuf. Elles célèbrent l'évé-

nement par des repas encore plus abondants. Pendant une huitaine de jours, elles croissent rapidement, puis leur peau étant redevenue dure, une deuxième mue s'accomplit, suivie d'un renouvellement d'habit et d'une nouvelle bombance. Avec la quatrième et dernière mue, la fringale monte à son maximum et les vers atteignent leur maturité. Ils mesurent près de trois pouces de longueur et pèsent plus de six grammes. Leur couleur initiale gris brun s'est transformée en une jolie teinte crème agrémentée d'un soupçon de vert tendre: on croirait voir le soleil briller à travers leur corps!

Voici maintenant l'époque où les vers à soie, sur le point de se changer en chrysalides, s'appêtent à filer leur cocon. Ils perdent l'appétit complètement et errent comme des âmes en peine, cherchant un endroit propice à leur patient labeur. On met alors à leur disposition de petites cages de forme conique, entourées de paix et de tranquillité; car le moindre bruit: une porte fermée avec vivacité, des éclats de voix, etc., peuvent alarmer les travailleurs et gâcher leur fil.

Cette fibre soyeuse avec laquelle la chenille tisse son cocon est une matière visqueuse sécrétée par les glandes salivaires et qui sort par les deux filières placées sous la lèvre inférieure. L'habile fileuse réunit ces deux brins en un seul et exécute son ouvrage en déroulant son fil par un mouvement rotatoire continu de la tête, de droite à gauche, durant deux ou trois jours. Quelle patience!

Au début, le ver file un pied de soie à la minute, puis il ralentit à la vitesse d'un demi-pied. Les brasées de fil ainsi dévidé se juxtaposent





jusqu'à former un cocon de la grosseur d'une pistache, de couleur blanche, jaune citron ou beige.

Au cours de sa rude corvée, le ver à soie perd plus de la moitié de son poids. Épuisé, il tombe dans un état de dépérissement et d'inanition. Mais cette mort apparente est normalement suivie d'une résurrection. Dans ce cas, de la chenille sort un papillon d'un beau blanc mat. Ce bombyx ne vit que quelques jours et se nourrit très peu. Son seul but est la ponte des œufs. Mais en s'échappant de son tombeau, cet insecte adulte endommage les fils de

soie qui alors ne peuvent servir au tissage. Pour prévenir cet accident, on plonge dans l'eau bouillante tous les cocons non destinés à la reproduction afin de provoquer la mort des chrysalides. On peut ensuite les conserver secs pendant des années.

Un cocon contient parfois jusqu'à mille verges de fibre. Au moment du dévidage, on réunit plusieurs brins ensemble, afin d'obtenir un fil plus résistant pour le tissage. L'ancienne méthode, très longue et fastidieuse, exigeait des heures de travail pour un seul cocon. Les procédés modernes ont grandement simplifié la tâche. Assises devant leur métier, femmes et jeunes filles aux doigts agiles saisissent l'extrémité des fils de soie et les attachent aux bobines pour en faire des torsades. Trois mille cocons environ donnent une livre de cette soie brute. Passée dans une eau savonneuse, la soie grège est débarrassée de la séricine et devient blanche, souple et très douce.

La partie du cocon tissée la première, de même que la dernière, étant de qualité inférieure, on l'emploie, ainsi que celle des cocons percés par les papillons, dans le tissage d'une soie grossière mais pratiquement inusable, ou encore en guise de ouate pour les *fulons* (couvertures ouatées). Chaude et légère, elle remplace avantageusement l'édredon.

L'élevage des vers à soie requiert beaucoup de soins, d'attentions et de minuties; aussi ne réussit-elle que chez les peuples doués d'une grande patience et peu exigeants quant à la rémunération du travail. C'est pourquoi le Japon a pu devenir l'un des plus grands producteurs de soie naturelle dans le monde.

Matines

par Sœur ALINE, novice

Prestement,
dans sa cellule
blanche et bleue,
une novice se lève
déjà reconnaissante.
La cloche a tinté
la journée
commençante.



« O Dieu
qui m'avez créée,
merci de m'accorder
ce jour
pour vous aimer! »





Ardemment

il faut vivre ces heures précieuses,

se soumettre, sérieuse,

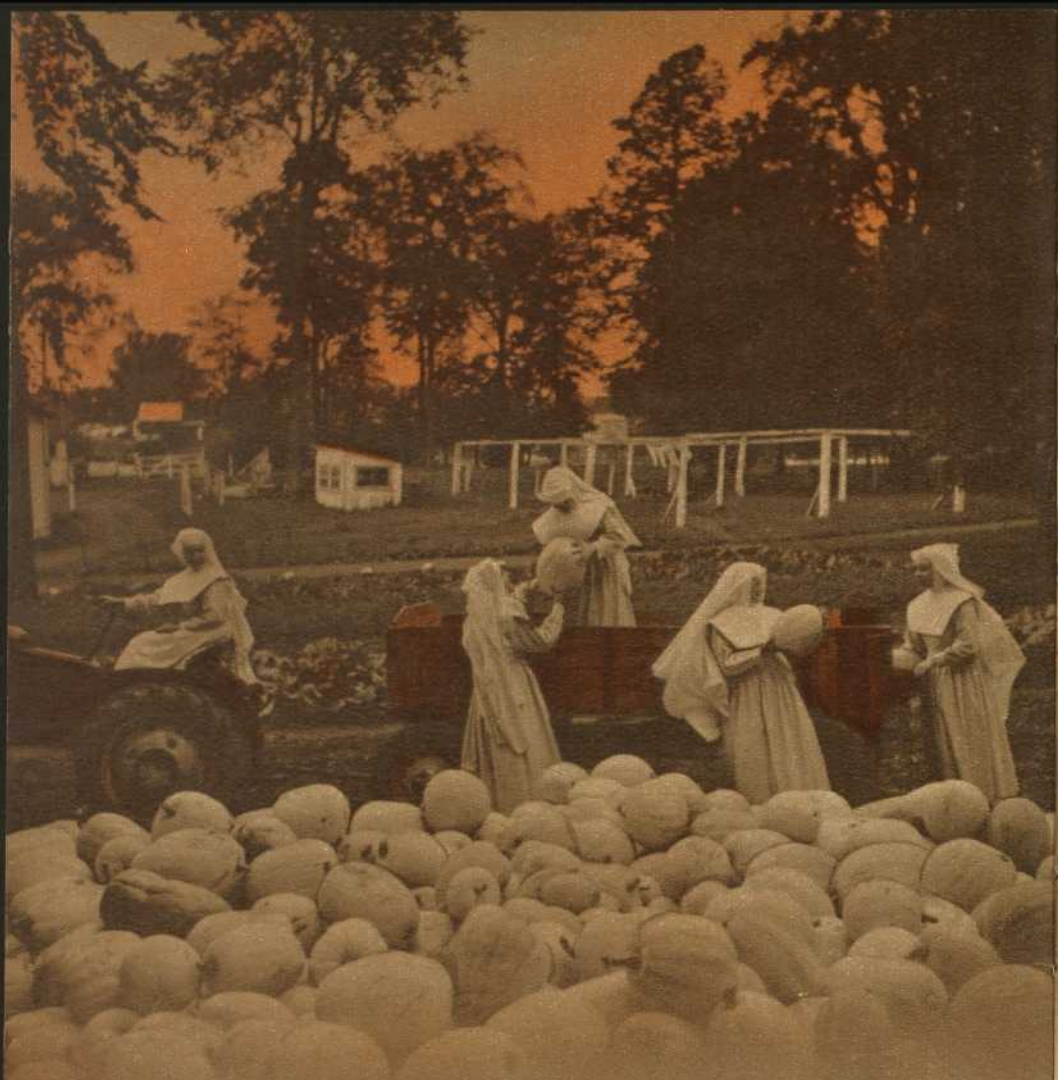


à l'œuvre de sa formation missionnaire.

« Marie Immaculée,

pour être sincère,

dans ce travail vous seule pouvez m'aider. »



Lentement

au delà de la plaine grise,
le soleil d'automne rougit.

Il n'ose, comme une pauvre âme timide,
toucher de sa chaleur la terre endormie.



« Créateur du soleil,
en mon cœur il est une charité
qui s'éveille timide
et voudrait rayonner. »



Gaiement,
comme l'abeille généreuse
qui fait la ruche heureuse
par son labeur et son miel,
la novice doit aller à la besogne.



« O Jésus,
apprenez-moi à sourire...
peut-être mes sœurs n'attendent-elles
que mon petit sourire
pour voir la beauté de la vie
et chasser l'ennui qui renfrogne. »

AMEN.

MUSIQUE

et

APOSTOLAT

par Sœur MARIE-PIA¹, M.I.C.

Quand j'étais petite fille, je me retirais souvent avec plaisir dans un coin solitaire du jardin pour savourer la lecture des récits exaltants de tel ou tel missionnaire; mais il arrivait que, posant le livre sur mes genoux, j'entrais dans une de ces rêveries profondes où tout le réel monte en vapeur dorée vers les nuages.

Sur l'écran de mon imagination, défilaient des scènes où, toujours, mes héros se débattaient dans quelque situation extraordinaire. C'était par exemple un brave missionnaire avançant dans une jungle épaisse ou sous un soleil de feu, aux prises soudain avec un énorme lion. Quelquefois, des religieuses, à la recherche d'enfants abandonnés au milieu des rizières, se voyaient attaquées par des bandits et emmenées prisonnières dans un repaire de montagnes. Et l'aventure épique aboutissait invariablement à un épilogue de ce genre: le prêtre déjà dans la gueule du fauve le tuait d'un signe de croix; les religieuses en captivité chez les brigands convertissaient toute la bande de voleurs, etc., etc.

J'ai grandi. Depuis quelques années, le divin Maître a réalisé mes rêves d'enfant en m'appelant à travailler avec lui à la conquête des âmes en terre lointaine. Mais en abordant aux tropiques, j'ai vite constaté que sur le théâtre de la vie apostolique en mission, les acteurs évoluent en des scènes beaucoup plus prosaïques. Au lieu de cette missionnaire audacieuse que mon cerveau de dix ans envoyait affronter bêtes et brigands, me voilà tout simplement en lutte avec les moustiques et les innocents lézards des Philippines; mes chevauchées héroïques, ce sont les courses poussiéreuses dans les jeepneys de Manille; mes actions d'éclat se limitent au cadre restreint d'une salle de musique où s'écoule la majeure partie de mes journées.

¹ Huguette Turcotte, de Mont-Joli.

Vous me croyez déçue? Oh! pas du tout. J'ai trouvé ici un centre d'action idéal à l'accomplissement de mes plus chers désirs d'apostolat. Notre école de Gagalangin est située dans un quartier pauvre de la capitale philippine. Seule institution catholique dans une paroisse de 70,000 âmes, toutes ses classes débordent et nombre d'élèves doivent être refusés chaque année, faute d'espace. Hélas! ces enfants s'inscrivent alors dans les écoles neutres de l'État où l'on n'enseigne aucune notion de catéchisme. Bien que les Philippines soient un pays catholique, la masse du peuple souffre donc d'une ignorance religieuse déplorable, aussi les occasions de semer la vérité dans les âmes se présentent nombreuses dans nos contacts quotidiens avec parents et élèves.

Vous voyez cette fillette arrivant à l'école avec quelques minutes de retard et tout essoufflée d'avoir couru. Je lui en demande la raison.

— J'ai gardé le bébé pendant une sortie de maman en ville.

— Est-il baptisé ton petit frère?

— Non, ma Sœur!

Pourtant, l'enfant a plus d'un an, il serait grand temps de songer à cet important devoir, mais on néglige... A la prochaine visite de la maman, il faudra lui rappeler ses responsabilités de chrétienne.

Un peu plus tard, Mme X... vient conduire sa bambine, absente depuis une semaine par suite de la grave maladie de son grand-père. Je m'informe:

— Comment va le malade?

— Très mal! c'est une question de jours.

— Avez-vous demandé le prêtre?

— Ah! non, personne n'a pensé à cela.

Je m'empresse de donner l'adresse d'un religieux en mesure de se rendre au chevet du mourant. L'insuffisance du clergé en face d'une si forte population catholique entraîne nécessairement des lacunes: 75% des habitants meurent ici sans sacrements.

Les heures défilent au cadran de l'Académie. De grandes jeunes filles, des moyennes, de toutes petites s'assoient tour à tour devant le clavier et les doigts bruns voltigent sur les touches d'ivoire avec plus ou moins d'agilité. A chacune de ces enfants, je m'efforce de glisser un bon mot, de rendre agréable cette heure de travail scolaire. Telle grande est aujourd'hui triste et sans entrain:

— Qu'est-ce qui ne va pas, Lolita? une grosse peine?

Confuse de se voir devinée, l'adolescente laisse déborder son cœur. A travers ses larmes, elle raconte, bribe par bribe, l'histoire de son père malade, incapable de travailler et, de plus, éloigné de la religion. La maman passe la journée au dehors pour gagner la vie de la maisonnée. Devant cette pénible situation, le courage manque à Lolita et elle a décidé de quitter le foyer, de s'évader pour courir à la recherche d'un peu de bonheur. Où? Elle n'en sait rien. Je la raisonne doucement, l'encourage, l'invite à la prière. Peu à peu, le calme se fait dans l'âme de ma grande éplorée. Ensemble, nous essaierons d'améliorer la condition des siens.

Au cours de l'après-midi, un garçon préposé au ménage des salles répond



à mon bonjour par cette question inattendue :

— Ma Sœur, comment puis-je savoir si je suis en état de grâce ?

Après quelques explications, je lui conseille de voir un prêtre s'il garde encore des inquiétudes. Alors, toujours les mêmes objections: il ne connaît aucun prêtre parlant son dialecte; il ne s'est pas confessé depuis longtemps et cela le gêne beaucoup, etc. La discussion sera brève, car mon pénitent a bonne volonté et accepte de rencontrer un prêtre visayen retracé par téléphone. Vite! il est temps de reporter mon attention sur la sonate de Mozart qu'une élève est en train d'exécuter...

Et c'est ainsi qu'à tous vents, à toute heure, au hasard des lieux et des circonstances, je jette le bon grain de l'Évangile. La semence germera-t-elle ? Oui, déjà quelques épis ont mûri: un baptême, une confession, une bonne mort, etc. La graine tombe parfois sur un sol rocailleux et semble périr, mais qui sait si plus tard, un petit germe ne resurgira pas du fond de l'âme et ne percera pas l'écorce dure de son indifférence ?

La grâce du bon Dieu est toute-puissante et peut féconder même nos efforts maladroits et les terrains les plus ingrats. Il s'agit de faire descendre cette pluie divine et cela, un professeur de piano le peut tout autant qu'un infatigable coureur de brousse. Vive donc la belle vie missionnaire avec ses épopées glorieuses comme ses humbles tâches, ses labeurs obscurs et monotones, également rédempteurs!

Richesses de mon pays d'adoption

par Sœur SAINT-ADELARD¹, M.I.C.

« Allons-nous au Saut?... » L'invitation provoque aussitôt un oui enthousiaste, car certaines d'entre nous souhaitent depuis longtemps cette excursion.

Nous partons donc par une après-midi magnifique. Mais, qu'est-ce que le Saut? A dix minutes de notre couvent, la rivière de Port-Salut fait une chute de quarante à cinquante pieds, au milieu d'un panorama pittoresque et enchanteur. De loin, les arbres nous en dérobent la vue. Pour jouir de cette beauté naturelle, il faut traverser la rivière en amont et suivre la pente qui mène à la chute par un sentier étroit, difficile, impraticable même en temps de pluie. Par bonheur, les racines superposées d'un figuier bi-centenaire servent ici et là d'escalier et, à défaut d'un bâton d'alpiniste, nous nous agrippons aux arbustes de chaque côté afin de ne pas perdre pied dans cette descente quasi-verticale.

Par contre, quel éblouissement quand on aperçoit cette masse d'eau

limpide et bleue qui, d'un bond et sans obstacle, plonge dans le bassin. Son mugissement nous saisit et des bribes de réflexions sérieuses nous reviennent à la mémoire: oui, voilà bien l'image de nos années qui fuient comme l'eau des torrents et, comme elle aussi, ne reviennent jamais!

Ces considérations philosophiques s'accompagnent d'idées plus matérielles, toutes orientées cependant vers nos préoccupations d'apostolat. En effet, pareille puissance d'énergie, transformée en électricité, procurerait tant d'avantages au bourg et à ses alentours! De la lumière pour les élèves à l'étude, pour les mamans à la couture et les papas dans leur boutique, sans parler des accommodations plus précieuses encore d'ordre général.

Ce n'est pas tout. En explorant les abords du Saut, nous découvrons une, deux, trois puis quatre sources: quelle richesse vraiment, et quelle beauté! On ne se lasse pas de voir sourdre du roc ces jets d'eau cristalline, laquelle, silencieuse et paisible, se fraie une voie à travers les

¹ Cécile Frappier, de Sorel.



La jeunesse d'Haïti,
vraie richesse de ce pays.

pierres moussues.

Et nous voilà de nouveau dressant des plans, élaborant des projets: quatre sources, 'canalisées en une seule jusqu'au village, apporteraient à nos pauvres gens d'incalculables bienfaits! La pente naturelle qui conduit au bourg suffirait à donner la pression voulue et alors, que de pas épargnés et de temps sauvé! car la plupart des habitants viennent chercher l'eau potable ici, à vingt minutes de marche. Richesses du pays haïtien, vous n'attendez que l'effort de l'homme pour mettre vos forces au service du peuple!

On souhaiterait s'attarder en un domaine si séduisant mais partout ici-bas il ne faut que passer. « Sources, rivières et chutes, bénissez le Seigneur!... » chantons-nous en quittant le Saut.

Sur le chemin du retour, quelques-unes de nos anciennes élèves, aujourd'hui professeurs, se portent au-devant de nous. « Voilà la vraie richesse de mon pays d'adoption! » pensai-je, car cette jeunesse au regard clair, au cœur plein de flammes, désire accomplir de grandes choses

pour l'Église et la Patrie. Grâce à Dieu, bon nombre de cœurs généreux en notre paroisse ont entendu l'appel du Divin Missionnaire et y ont répondu noblement. Outre de futurs prêtres poursuivant leurs études au grand séminaire, Port-Salut a donné les premières vocations haïtiennes à la Congrégation des RR. FF. du Sacré-Cœur et plusieurs jeunes filles sont aujourd'hui religieuses dans diverses Communautés. Ces fruits d'héroïsme ne prouvent-ils pas la fécondité du sol où ils ont germé!

Cependant, ici comme partout ailleurs, les ouvriers évangéliques ne suffisent pas à l'immense tâche. Aussi, me tournant vers ma terre natale, ma fière province de Québec, j'ose lancer à nouveau un appel vibrant et confiant: Jeunes de chez nous! regardez par-delà les monts, les plaines et les océans! Voyez ces multitudes qui languissent dans les ténèbres... Ne voudrez-vous pas collaborer avec Dieu au salut éternel de ces âmes, en consacrant votre vie à la plus belle œuvre qui soit: l'apostolat missionnaire?

INTENTIONS MISSIONNAIRES de l'Apostolat de la Prière

Septembre : Afin que les étudiants asiatiques et africains qui fréquentent les Universités connaissent et aiment le Christ.

Octobre : Afin que l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre pour la formation du clergé indigène soit soutenue plus efficacement par tous les fidèles.




M
Bo
S



CADE
Peach Hemorrhage

Abbott



La joie de la Missionnaire
Medical Supplies from the
à l'arrivée d'une caisse de remèdes!
Homeland... What a Windfall!

*Grâce à ces médicaments qui lui
Thanks to precious medicine the
permettent de soulager les souffrances
missionary Sister-Nurse finds the way
physiques de ses patients, la religieuse
to the hearts of her patients, drawing
trouve le moyen de gagner les cœurs
them to the divine Healer.
et de les attirer au divin Médecin.*

*She is deeply grateful to those
Tous remèdes, toniques ou vita-
who thus facilitate her task by sending
mines sont reçus avec la plus vive
her drugs of any kind: pills, tonics,
reconnaissance, de même que les dif-
vitamins, and also hospital appliances
férents articles d'hôpital: seringues,
such as: injection needles, spatulas,
bistouris, spatules, gaze, diachylon,
scalpels, gauze, diachylon, etc...
balances, etc.*

La Procure des Missions
2900, chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26

Maria-Rozaria

par Sœur BERNADETTE-DE-FRANCE¹, M.I.C.

Elle vit le jour dans un village africain, au sein d'une honnête famille protestante. Son père, *ministara* très zélé, lui donna au baptême le nom de Dayi.

Les premières années de l'enfant s'écoulèrent sans aucun souci, à courir la brousse ou à aider la maman et la grande sœur. Quand vint l'âge scolaire, son père l'envoya à une école protestante assez éloignée de son village. La fillette y fréquenta régulièrement les cours, car dans son avidité d'apprendre, elle oubliait et la distance et la fatigue.

Cependant, en 1940, les Pères Blancs de la province centrale du Nyassa établissent une Mission à Mzambazi, à quelques minutes de marche seulement du village de Citowo. Ils y aménagent une école et Dayi, déjà en mesure de manifester ses goûts, déclare son intention d'aller en classe à la Mission catholique. M. Pemba ne peut rien refuser à cette petite fée dont le sourire, tel un rossignol magique, a la puissance d'ouvrir tous les cœurs. Son désir est exaucé.

Mais les années de l'enfance sont vite écoulées; on a peine maintenant à reconnaître Dayi en cette jolie adolescente au teint chocolat, aux yeux noirs brillants comme des perles, que nombre de prétendants rêvent de conquérir. Aussi rien d'étonnant si un jour, sans avis préalable comme c'est la coutume en pays africain, le père accorde la main de sa fille à un jeune homme de distinction, de mêmes croyances que les siennes.

Dayi n'oppose aucune résistance: ses parents l'aiment et souhaitent son bonheur; elle se soumet avec simplicité à leur bon vouloir. Adieu l'école! En vraie Africaine, la jeune Noire songe aussitôt à la préparation d'un assortiment de pots en terre cuite qui lui permettra d'inaugurer avec honneur son nouveau genre de vie. Son habileté au moulage excite la fierté de son père et de sa sœur aînée dont le talent et les aptitudes s'avèrent de beaucoup inférieurs.

Les affaires marchent bon train: les six vaches de la dot tant convoitée sont amenées et la date du

Sister Maria-Rozaria



mariage déterminée. Précipiter les événements en ces circonstances semble souvent un heureux calcul: tant d'incidents peuvent contrecarrer une alliance avantageuse!

La veille du grand jour, Dayi doit se rendre à la demeure de son fiancé pour la noce, mais son père, tombé subitement malade, ne peut l'accompagner. Qu'à cela ne tienne: un oncle le remplacera et la fête n'en souffrira aucun dérangement.

Le cortège se forme en direction de Laiton, lieu de résidence du garçon. Mais ô surprise! ô déception! à l'insu des siens, le jeune homme a quitté le village pour un embauchage aux mines du sud-africain.

Décontenancés, on rentre en vitesse à Citowo où M. Pemba, blessé dans son orgueil de père, renvoie immédiatement les six vaches chargées de son désappointement et de son courroux!

Et Dayi, comment se comporte-t-elle en face de cette apparente catastrophe? Vraiment, son chagrin ne paraît pas considérable! Cet homme à qui on la destinait, elle ne connaissait même pas les traits de son visage, puisque dans leurs rencontres très rares, elle lui avait toujours parlé sans le regarder, par respect des traditions. L'humiliation est dure quand même pour son cœur sensible, aussi forme-t-elle le projet de laisser la maison paternelle pour réaliser un de ses rêves d'enfant: devenir *Sister*! Entendons-nous sur la signification de ce mot: pour une Africaine protestante, une *Sister* est tout simplement une garde-malade et non une

religieuse.

Quinze jours plus tard, avec la permission de son père, Dayi frappe au dispensaire de Mzambazi, demandant à s'initier au soin des malades avant d'aller suivre un cours de *Nursing* à l'hôpital de Kondowe. Nos Sœurs accueillent cette ancienne élève de la Mission avec bonté; une amie d'enfance, fervente catholique, est là aussi pour l'encourager et l'aider.

Un jour, un camion en partance pour Katete stationne à Mzambazi. Dayi saute sur l'occasion pour se rapprocher quelque peu de Kondowe. Anastasia, l'amie catholique, l'accompagne, car celle-ci entre au postulat des Rosarian Sisters, Congrégation indigène fondée tout récemment par Mgr J.-M. Saint-Denis, P.B.

A Katete, Dayi aide l'infirmière, Sœur Saint-Léon-le-Grand, au traitement des malades. Ses belles qualités de cœur et d'esprit lui gagnent l'estime générale. Mais la voiture qui doit la conduire à Kondowe ne se présente pas vite, aussi décide-t-elle d'en avertir son père. Au Nyassa-Nord, le courrier ne voyage pas encore en wagon diésel: les semaines, les mois passent sans apporter de réponse. Heureusement, car la nouvelle aide-infirmière s'affectionne maintenant à son emploi, aux malades, aux *Wamayi* (Sœurs) si bonnes pour elle, et elle craindrait de devoir les quitter. O desseins miséricordieux de la Providence! toutes ces attaches, comme autant de filets, la retiennent dans une ambiance religieuse qui imprègne peu à peu ses pensées, ses désirs, ses déterminations. Elle a commencé à prier la Sainte Vierge et réclame la médaille des catéchumènes.



Au beau jour de la profession religieuse...



Sister Maria-Rozaria et ses compagnes à la chapelle.

Alors qu'on ne l'attendait plus, voici cependant M. Pemba arrivant à Katete pour ramener sa fille dans son village natal. Dayi, respectueuse mais ferme, manifeste sa volonté de rester avec les religieuses.

— Oui! acquiesce encore cette fois ce père affectueux, mais je te défends formellement de te faire catholique!

Brave papa! il ignore que bientôt, triomphant de nouveau de son hosti-

lité, son énergique enfant brisera toutes barrières et après avoir franchi les étapes du catéchuménat, entrera dans le giron de l'Église de Rome sous le nom de Maria-Rozaria. Et sa puissante patronne, la Reine du Rosaire, enveloppera désormais de ses tendresses cette âme privilégiée.

Devenue catholique, la jolie infirmière du dispensaire de Katete n'a pas perdu ses charmes féminins,

bien au contraire; aussi, plus d'un parmi les jeunes gens de la Mission s'estimerait chanceux de la posséder pour femme. Mais cette perle rare a déjà ravi le cœur d'un Époux autrement plus désirable. En octobre 1952, Maria-Rozaria revêt la livrée bleue des postulantes de la Reine du Rosaire.

La période de probation religieuse n'offre pas que des roses à la jeune aspirante: l'ennemi infernal envie cette proie et les luttes sont terribles à certains moments, jusqu'au jour où la novice, exécutant par obéissance une traduction du « Traité de la Vraie Dévotion » de saint Louis de Montfort, y découvre enfin clairement sa voie. Jamais plus, elle ne regardera en arrière.

Maria-Rozaria fut admise à la profession en septembre 1956. Bonheur parfait en ce jour, car le frère de l'élue, Athanzio, baptisé depuis peu, participait aussi à la fête en qualité d'enfant de chœur. A la communion, frère et sœur s'asseyaient côte à côte au banquet des anges.

Depuis lors, la fiancée humiliée et dédaignée de jadis ne cesse de

bénir le Seigneur qui l'a retirée de l'esclavage du monde pour l'introduire dans la pleine liberté des enfants de Dieu.

Assignée d'abord au dispensaire de Rumphi, Sister Maria-Rozaria y apporta, avec son sourire vainqueur, son entier dévouement pour les affligés. Quelques mois plus tard, elle partait pour Karonga afin de remplacer une compagne malade. Je savais lui imposer un gros sacrifice en exigeant ce déplacement, aussi lui avais-je demandé son assentiment.

— Mère, me répondit cette âme généreuse, une esclave de la Sainte Vierge peut-elle garder des préférences? Soigner les malades à Rumphi ou enseigner les enfants à Karonga, peu importe, si c'est la volonté du bon Dieu.

Que de merveilles la grâce opère dans le cœur de ces enfants de la brousse qui, rompant avec des traditions séculaires, donnent à leur peuple encore dominé par la polygamie et la superstition, le spectacle lumineux du détachement évangélique et de la parfaite virginité!

Le dogme de la communion des saints est une consolation pour quiconque accomplit pendant la journée un travail profane et vit en état de grâce. Sans interruption et à son insu, il prend part aux prières et aux sacrifices de toutes les âmes contemplatives et pénitentes. La communion des saints est une consolation pour les ouvriers apostoliques et une force vive pour l'apostolat de prière et de pénitence. Par la communion des saints, celui qui travaille et celui qui prie se rencontrent dans une fraternité surnaturelle et une complétion réciproque des intentions et des actes mutuels. Le travail et la prière appartiennent à l'un comme à l'autre. Coude à coude ils vont au combat. L'un gravit la montagne de la prière, l'autre descend dans la vallée de l'action. *Celui qui prie produit le courant.* Celui qui travaille met le contact. Voilà le mystère sublime de la communion des saints.

M. ARAMI, *Vivre*



IL FAUT VOIR DE SES YEUX

par Sœur Saint-Charles-de-Milan, M.I.C.

(Jeanne Bouchard, de Saint-Eloi de Témiscouata.)

Depuis mon retour à Kowloon, tout mon temps est employé au dispensaire des réfugiés où une centaine de malades se présentent chaque jour. Quelle magnifique part la Providence m'a réservée en m'accordant la vocation d'Infirmière-missionnaire chez les pauvres et les malheureux! Je goûte un immense bonheur à soulager les souffrances physiques de tant d'infortunés et aussi à verser le baume de la charité compatissante sur des blessures morales encore plus cuisantes que celles du corps. En outre, il y a la joie toujours nouvelle d'ouvrir le ciel à des âmes d'enfants en faisant couler sur les petits fronts mourants l'eau sainte du baptême.

La plupart de mes patients sortent

de la foule des réfugiés venus de la Chine rouge. Leur sort, bien que préférable à celui de leurs frères restés derrière le rideau de bambou, n'en demeure pas moins des plus pitoyables. Sans abri et sans nourriture, comment pourraient-ils se protéger contre la maladie et les infirmités de toutes sortes?

Je traitais récemment un garçonnet de huit ans. Sa mère, veuve, s'était échappée de l'enfer communiste. Six ans de privations sous l'affreux régime avaient affaibli la santé des enfants; à son arrivée ici, l'aîné fut atteint de tuberculose pulmonaire. Et pourtant, malgré son état critique, le petit continue à aider sa mère en vendant des fruits dans la rue. Un bol de soupe constitue le repas journalier du jeune malade et quelques planches sur lesquelles il s'étend tout grelottant, son lit que nulle couverture ne réchauffe. Le pauvre m'aborde un jour, plus soucieux encore que d'habitude:

— Ma Sœur, qu'allons-nous devenir? Le dernier typhon a jeté notre maison par terre; maman, mon petit frère et moi couchons sur le bord du chemin. Ah! prenez pitié de nous!

Et les yeux suppliants de Wong Yun imploraient une assistance immédiate. J'aurais voulu posséder une fortune pour secourir cette détresse et toutes les autres qui s'étalent tristement autour de moi! Non, les riches ne savent pas, me disais-je, — il faut voir de ses yeux! — autre-

ment, pas un ne consentirait à jouir seul et sans remords des biens que le ciel lui a départis!

Les enfants rachitiques se comptent par milliers. Rien d'étonnant: les parents sont sans emploi, sans argent, et leur famille manque du minimum de nourriture nécessaire à la vie!

J'ai découvert, seul dans un taudis, un bébé qui pleurait à fendre l'âme. Le père fusillé par les communistes, la mère s'était enfuie à Kowloon avec le reste de sa famille. Comme elle travaille pour assurer le riz de chaque jour, son dernier rejeton





La détresse se lit dans ses yeux.



reste au logis avec la faim et le froid pour compagnons.

Un jeune homme de dix-huit ans, malade depuis longtemps, me confie son chagrin. Il doit s'éloigner de chez lui afin de pourvoir à sa subsistance, car, à bout de ressources, son père a loué le pauvre coin de la maison où il couchait.

— Il n'y a plus de place pour moi, sanglote-t-il, mais vous savez, papa est bon; il retirera un petit bénéfice qui contribuera un peu à faire vivre mes frères et sœurs.

Belle charité, n'est-ce pas, chez un jeune néophyte!

A la clinique, un homme d'une quarantaine d'années s'amène un matin. Son visage pâle, émacié, souffrant, affiche un état d'indigence absolue.

— Ma Sœur, j'ai faim! Je ne puis travailler car j'ai subi une opération il y a dix jours et ma plaie n'est pas encore fermée. Seul à Hong Kong, je mourrai si personne ne me secourt!

Et le cœur saigne!

J'ai cité ces quelques cas; combien d'autres il faudrait rapporter, tout aussi lamentables!

Mais « le sang des martyrs est une semence de chrétiens » et comme cette parole se vérifie à Hong Kong, à l'heure actuelle! En Chine communiste, des prêtres, des religieuses, des laïques même et en grand nombre, sacrifient leur vie pour rester fidèles à l'Église une et indéfectible. Et la moisson lève ici. Poussés par la grâce, les Chinois viennent spontanément solliciter leur admission au catéchu-



ménat. Dernièrement, une jeune fille de quinze ans réclamait avec instances la visite d'un catéchiste dans son quartier:

— Mes grands-parents veulent être catholiques et ils marchent trop difficilement pour se rendre chez vous. De plus, ajoutait-elle, cinq familles de notre entourage désirent aussi connaître la religion chrétienne; si quelqu'un consentait à nous instruire tous, comme nous serions reconnaissants!

Cette requête fut exaucée et, depuis, grands-parents et petits-enfants, voisins et connaissances rivalisent d'ardeur pour se préparer au baptême.

Un adolescent venu de Shanghai avec sa famille expliquait ainsi le changement d'attitude des siens:

— Nous avons vu les catholiques

de Shanghai braver la prison et la mort même, en souriant! C'est pour cela que nous voulons tous embrasser la foi catholique: seule la vraie religion a pu pousser ces gens à agir de la sorte!

« Si un communiste tombe, dix se lèveront! » clament les adeptes de Staline. Avec beaucoup plus de vérité pouvons-nous avancer: Si un catholique chinois aime son Dieu jusqu'à lui donner sa vie, de son immolation surgira une nouvelle génération de chrétiens; et notre chère patrie d'adoption, aujourd'hui martyrisée par ses soi-disant libérateurs, verra la Sainte Église de Jésus-Christ chanter, dans un avenir peut-être prochain, un triomphe plus beau et plus éclatant que jamais!



DAVAO, PHILIPPINES

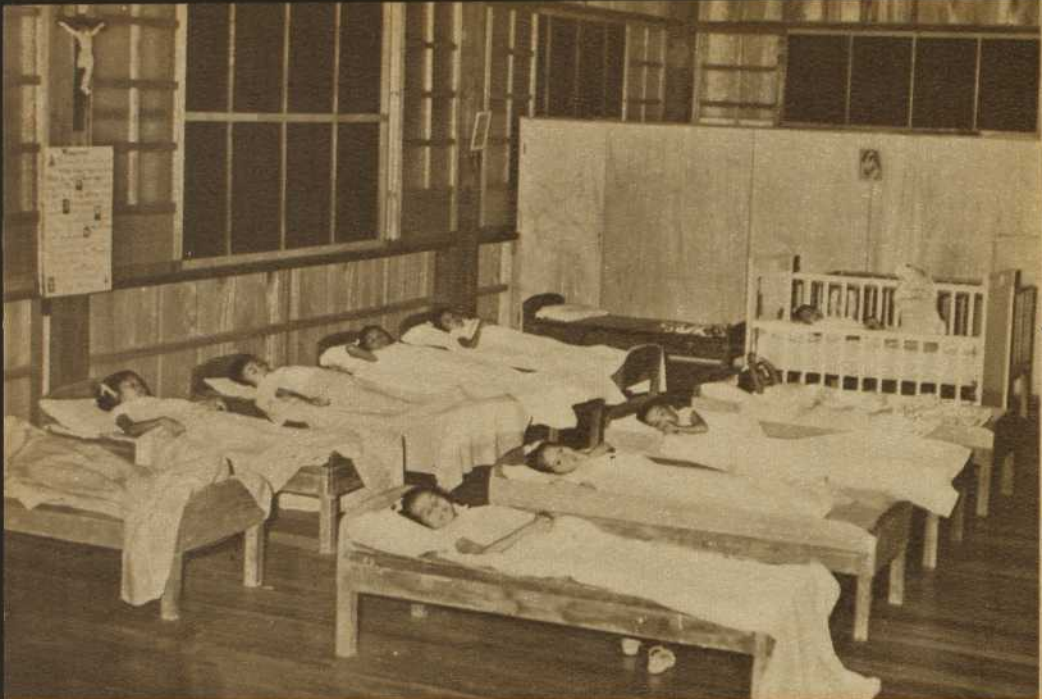
Apparu sur notre planète depuis dix mois à peine, Petit Boy n'avait connu que malchance. Son père était parti un matin du foyer familial, sans explication et sans signe de retour. Sa mère avait donc pris le grand chemin pour trouver la becquée des petits, amenant avec elle Pablo, son aîné, capable de trotter sur ses menus pieds de trois ans. Boy, lui, restait toute la journée sans sa maman, tantôt enfoui dans le grand panier à linge de Fe, la voisine, tantôt agrippé à la hanche de Clara, sa cousine aux cheveux embroussaillés.

Souvent, on oubliait de lui donner à manger; on oubliait une foule

UNE PLACE ENFIN... POUR PETIT BOY

par Sœur MARIE-PAULE, M.I.C.

(Marie-Paule Larocque, de Montréal.)



d'autres choses dont lui souffrait... en silence. Le soir, à son retour, petite mère le reprenait à la maison; il pouvait alors plonger ses grands yeux noirs dans les beaux yeux maternels, mais pour si peu de temps! Il y avait le riz à cuire, le blanchissage et le repassage à exécuter et puis le raccommodage.

Un soir, voici qu'arrivent à la hutte l'oncle Maxime et la tante Adela, le cousin Juanito et une autre femme à figure toute plissée, fumant un cigare le bout allumé dans sa bouche. Et une vive discussion s'engage entre ces visiteurs et la maman de Boy. On parle très fort, on gesticule de façon étrange; le pauvre en serait effrayé, si ce n'était l'asile des bras maternels où il se blottit. Et il sent le cœur de sa petite mère battre très, très vite. Oh! pourquoi?

Le lendemain matin, au baiser du départ, tout cela revient dans sa jeune cervelle de dix mois et il se prend à pleurer longuement.

Ce que Boy ne pouvait comprendre, le voici: Pour soulager la détresse de la jeune femme, deux familles de sa parenté avaient décidé d'adopter l'enfant; d'où les discussions sans cesse renouvelées, car chez Solita, la lutte de l'amour maternel se doublait de ses exigences de chrétienne. Ces personnes étaient aglipayennes et elle se souvenait de la recommandation de sa mère mourante: « Ne suis pas ton père à l'église d'Aglipay! »

De guerre lasse, Solita vint un jour frapper à la porte des *Madres* qui commençaient à bâtir un *Children's Home*. Elle retourna pleine d'espoir: dans quelques mois, Boy

aurait enfin un gîte assuré.

Le 18 septembre suivant, avec dix-huit autres petits miséreux qui attendaient dans un logis de fortune, presque sans soins et sans surveillance, l'achèvement de la construction en cours, Boy entraît au Child Jesus Home de Davao. Afin de tromper chez les marmots l'ennui du déplacement, les Sœurs avaient imaginé une foule d'expédients: celle-ci amuserait les tout petits, celle-là les plus grands. Aussitôt descendus de la voiture qui les avait amenés, les arrivants se précipitèrent sur les trottinettes, les tricycles et les étagères de jouets qu'ils dégarnirent en un instant et ne quittèrent qu'à l'heure du souper et du repos. La connaissance avec leur nouveau nid était déjà faite. Tout est si simple pour un cœur d'enfant! Et le même bonheur exempt de soucis et de complications se continua le lendemain et les jours suivants. Les petits visages émaciés commencèrent à s'arrondir, et les minois qui n'avaient jamais souri s'éclairèrent de rayons de joie devant les belles assiétées de riz blanc et l'affection vraiment maternelle dont on les entourait.

Boy a rencontré à l'orphelinat des frérots autrefois plus malheureux que lui encore. Il y a en particulier Delphine et Sylvestre, trouvés dans les bois, non loin d'ici. On leur a donné des noms d'emprunt, car on ne connaît rien de certain à leur sujet. Leurs parents, paraît-il, exerçaient le triste métier de voleurs d'enfants et de soutireurs de rançons. Ces bandits furent tués en forêt et ce n'est qu'une semaine plus tard qu'on découvrit leur repaire, une hutte de nipa accrochée aux branches d'un arbre où se mouraient de misère leurs

cinq enfants. Trois des petites victimes expirèrent à l'hôpital; Delphine ne sera réchappée qu'avec peine, mais Sylvestre, six ans, de forte constitution, reprend vie et santé.

Deux fillettes de quatre et neuf ans, obligées de rester seules à la maison après la mort de leur mère, nous ont été confiées par leur père. Celui-ci ne pouvait plus vivre tranquille depuis qu'en son absence, un individu sans foi ni mœurs avait usé de cajoleries avec ses enfants. Le samedi après leur arrivée, les petites reçurent chacune une paire de chaussures pour la messe du lendemain. Quelle ne fut pas l'émotion d'une Sœur de voir ces pauvrettes se lever ensuite par deux fois afin de s'assurer que les souliers étaient toujours là!

Trente marmots à la peau brune et aux prunelles de jais composent aujourd'hui la nouvelle famille de Petit Boy au Child Jesus Home. Cette œuvre, qu'on ne saurait précisément considérer comme un orphelinat, a pour but le soulagement de l'enfance malheureuse, qu'elle vienne de familles affligées par la mort du père ou de la mère, de foyers désunis ou de tout autre milieu. Elle répond à un besoin dont l'urgence s'affirmait de plus en plus depuis quelques années.

Ces bambins ne feront probablement que passer sous ce toit, car il n'est pas dans les habitudes du peuple philippin de refuser un gîte aux tout petits; seule l'absolue nécessité peut l'y contraindre momentanément. Mais quelle que soit la durée de leur séjour au Child Jesus Home, ces enfants en retireront de précieux avantages, non seulement pour leur corps, mais aussi et surtout pour leur âme exposée à tant de dangers.

Nécrologie

R. P. Alexandre Dugré, S.J., **Montréal**; Mme Odilon Gravel, **Sainte-Anne-de-Beaupré**, mère de M. l'abbé Oscar Gravel, aumônier de la Maison Mère; Mme Georges Perreault, **Montréal**, mère de notre Sœur Marie-de-la-Trinité; Mme C.-A. Gosselin, **Sherbrooke**, mère de notre Sœur Rita-de-Jésus; M. Philias Richer, **Plantagenet, Ont.**, père de notre Sœur Saint-Philias; M. Eusèbe Fugère, **Montréal**, père de notre Sœur Saint-Eusèbe; M. Raoul Sabourin, **Vaudreuil**, père de notre Sœur Saint-Léonard-de-Port-Maurice; M. Alphonse Guérard, **Québec**, père de notre Sœur Marie-Yvonne; Mlle Corinne Tétreault, **Marieville**, nièce de notre vénérée fondatrice, Mère Marie-du-Saint-Esprit; Mlle Marguerite Allard, **Joliette**, sœur de notre Sœur Elisabeth-de-la-Trinité; Mme J.-L. Longtin, **Montréal**, mère de nos Sœurs Suzanne-de-Jésus et Saint-Léon-le-Grand; M. L.-J. Labrosse, **Montréal**, père de notre Sœur Marie-Annette; Mme Elzéar Martel, **Joliette**, mère de notre Sœur Saint-Elzéar; M. Gédéon Plante, **Princeville**, père de notre Sœur Marie-Odila; M. J.-Aurélien East, **Québec**, père de notre Sœur Marie-Edithe; M. Georges Legault, **Saint-Dominique-des-Cèdres**, père de notre Sœur Marie-de-Fatima; Mme Théodore Provencher, **Saint-Sylvere**, mère de notre Sœur Marie-René; Mme Victor Tanguay, **Nashua, N.-H.**, mère de notre Sœur Saint-Victor; Mme J.-A. Roy, **Thedford Mines**, mère de notre Sœur Saint-Claude; Mme Théotime Frigon, **Cowansville**, mère de notre Sœur Marie-Théotime; M. Aimé Toupin, **Montréal**, frère de notre Sœur Anne-des-Ange; M. J.-Lorenzo Lamy, M.D., **Ottawa**, frère de notre Sœur Marie-de-la-Foi; M. Euclide Rouleau, **Montréal**, frère de notre Sœur Saint-Adrien; Mme Odilon Auclair, **Charlesbourg**, sœur de notre Sœur Saint-Justinien; M. Eugène Simard, **Varenes**; Mme Henri Bazin, **Québec**; M. Joseph Meilleur, M. Lucien Houle, M. J.-A. Parent, M. Victor Côté, M. Cléophas Laframboise, M. Philippe Gamache, **Biggar, Sask.**, frère de notre Sœur de l'Ange-Gardien; Mme L.-A. Painchaud, Mme Romuald Bohémier, **Montréal**; M. Joseph Blouin, Mme Gaudias Marois, Mme J.-N. Brochu, **Québec**; Mme Augustin Rainville, **Saint-Prime**; Mme Denérie Gosselin, **Plessisville**; Mme Oscar Nobert, **Grand-Mère**; Mme Robert Dussault, **Dorion**; M. Louis Massé, **Saint-Ignace-de-Loyola**; Mme J. W. Rowell, **Chateauguay**; M. Edouard Brais, **Sainte-Martine**; Mme Sédécéas Vachon, **Sainte-Marie-de-Beauce**; M. Aurèle Dupuis, **Saint-Barthélémy**; Mme Dieudonné Jemme, **Saint-Amable**; Mme Saul Grisé, **Saint-Timothée**; M. Ananias Pigeon, **Verechères**; M. Henri Papineau, **Labelle**; M. Joseph Bonneau, **Jonquière**; MM. Gustave et Paul Carignan, **Cap-de-la-Madeleine**; Mme Philippe Désilets, **Saint-Maurice**; Mme Arthur Rathé, **Henryville**; Mme Napoléon Turcotte, **Vaughan**; Mme Wilfrid Girard, **Sainte-Croix**; M. Roméo Lafortune, Mme André Perreault, **Joliette**; M. Donat-Lionel Prévile, **Matane**; Mme Henri Pelletier, **La Tuque**; M. Eugène Gratton, **Ottawa**; Mlle Alice Niquet, **Drummondville**; Mme Gladys Ennis, **Winnipeg**; M. David Boucher, Mme Alfred Bérubé, Mme Jules Goudreau, **Salem, Mass.**; Mme Georgianne Defosses, **Worcester, Mass.**; M. Grégoire Tarte, **Highgate, Vt.**; Mme Marie Chagnon, **Haverhill, Mass.**; Mme Arthur Boulanger, **Swansea, Mass.**; M. Joseph Wagnier, **Bridgeport, Conn.**; Mme Margaret Ashmore, Mme Laura Leblanc, **Lowell, Mass.**; R. F. Rouleau, S. J., **Montréal**; M. Joseph Toulouse, **Sainte-Marie-de-Beauce**; M. J.-Donat Laperrière, **Cap-de-la-Madeleine**; Mme Alexis Thibault, **Senneterre**.

Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimatur: † Mgr Paul Touchette, P.A., V.G., 6^e décembre 1957.

Nihil obstat: Oscar Gravel, ptre. 25 avril 1958.

Vol. XXe — 39e année

Montréal, Septembre-Octobre 1958

No 5

Revue bimestrielle, publiée
par les Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT :

Par an \$1.00

A vie 20.00

Pour tout changement
d'adresse, ne pas oublier
d'envoyer l'ancienne et la
nouvelle.

AVANTAGES :

Les abonnés participent
aux prières, travaux et sac-
rifices de toutes les Reli-
gieuses de la Communauté,
particulièrement des Mission-
naires à l'œuvre dans les
cinq parties du monde.

De plus, une messe est
célébrée chaque semaine pour
les abonnés vivants et une
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi
postal de la deuxième
classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>Nazareth à Karonga</i>	195
Sœur Saint-Léon-le-Grand, M.I.C.	
<i>Le beau métier de missionnaire-infirmière</i> ..	201
Sœur Saint-Jean-du-Rédempteur, M.I.C.	
<i>Comment le ver à soie pénètre au Japon</i>	204
Sœur Marie-de-la-Rédemption, M.I.C.	
<i>Matines</i>	208
Sœur Aline, novice	
<i>Musique et apostolat</i>	216
Sœur Marie-Pia, M.I.C.	
<i>Richesses de mon pays d'adoption</i>	219
Sœur Saint-Adélar, M.I.C.	
<i>Maria-Rozaria</i>	224
Sœur Bernadette-de-France, M.I.C.	
<i>Il faut voir de ses yeux !</i>	230
Sœur Saint-Charles-de-Milan, M.I.C.	
<i>Une place enfin... pour Petit Boy</i>	235
Sœur Marie-Paule, M.I.C.	
<i>Nécrologie</i>	238

Page-couverture: (Hong Kong)
Concentration !

